

que peu platonique. De toutes les classes, la plus délaissée, la plus négligée au moins jusqu'à nos jours, a été la classe rurale.

" Je voudrais, dit M. Larrabure, que, dans nos campagnes, après le catéchisme religieux, la lecture, l'écriture, les premiers calculs, l'instituteur fût tenu de communiquer à ses élèves les connaissances les plus usuelles et les plus indispensables du cultivateur, à savoir : comment se font les bons fumiers, les bons engrais ; comment il faut recueillir le purin, comment il faut tenir et aérer les étables, quels sont les assolements variés et leurs avantages, les bénéfices de l'irrigation, les bénéfices des prairies artificielles et des prairies naturelles, etc., etc. Ces connaissances, quoique rudimentaires, sont généralement ignorées dans nos campagnes.

De toutes ces notions si utiles, si appropriées à la vie du laboureur, quelles sont celles que nos instituteurs officiels donnent aux enfants de la campagne ? aucune.

C'est une erreur de croire que les enfants acquerront plus tard ces notions de la pratique de leurs pères, qui sont eux-mêmes dans la routine la plus obstinée. C'est à l'enfant qu'il faut inculquer les bons préceptes de culture. L'enfant, qui n'a ni routine ni préjugés enracinés, recevra docilement les leçons de son instituteur, et plus tard, devenant lui-même travailleur, il sera jaloux de mettre ces leçons en pratique, et on l'attachera ainsi à la terre en l'y intéressant.

On se plaint de la désertion des campagnes. Comment en serait-il autrement ? De toutes les manières, on rend attrayant le séjour des villes. Après que les garçons de la campagne ont appris la géographie ou l'histoire ; après que les petites filles de nos cultivateurs ont appris à broder, à faire de la dentelle, qu'on veuille les remettre à la bêche et à la charrue, auxquelles il faut les rendre pourtant, ils n'y consentiront plus.

" Un jour, ajoute M. Larrabure, je demandais à un laboureur mon voisin, homme de sens, pourquoi il n'envoyait pas ses enfants plus assidûment à l'école. Ecoutez sa réponse ; veuillez l'entendre aussi, Messieurs les commissaires d'écoles, parfois les hommes de cabinet les plus instruits ont quelque chose à apprendre de la bouche d'un laboureur, il me répondit : " Pourquoi je n'envoie pas mes enfants à l'école ? Eh ! Monsieur, c'est qu'on leur apprend là des choses dont nous n'avons que faire, qui même les dégoûtent et les éloignent de nous et de nos champs ; on ne leur apprend pas les choses de la culture qui leur seraient utiles. "

Cette réponse se trouve dans la bouche de tous les cultivateurs de bon sens, et nous l'avons entendu répéter bien souvent, car il est vraiment extraordinaire que l'on ait des écoles pour apprendre à tous les éléments nécessaires pour exercer une profession, un art, et que l'on ne cherche pas à tirer les cultivateurs de l'ignorance des préceptes agricoles dans laquelle ils vivent.

La vie des champs

Pour l'homme qui a vécu, qui a parcouru le monde, hanté les diverses classes de la société, étudié les différentes conditions de l'homme sur la terre ; pour l'homme philosophe, enfin, qui a pesé dans sa conscience, dans son expérience, les observations qu'il a pu faire du degré de bonheur donné à l'homme, dans quelque classe qu'il se trouve, combien doit être grand son étonnement quand il voit cette émigration fébrile et déplorable des champs vers les villes !

Comme si le bonheur résidait seulement dans les grandes cités !

Ici, c'est un essaim de jeunes filles robustes et fraîches qui quittent la campagne, où elles trouvent la paix du cœur,

le calme de l'esprit, une bonne santé entretenue par un travail actif et honorable, pour aller s'étioler, pâlir et souvent croupir dans le hideux cercle de corruption au milieu duquel flotte l'immense population des grandes villes ; et souvent il arrive, quelques mois à peine s'étant écoulés, que la plupart de ces jeunes filles qui couraient après une existence meilleure n'ont rencontré que déception, perdu la santé, et rentrent au village, quand elles ne périssent pas à la ville, le cœur plein d'amertume et de découragement et n'ayant plus l'habitude du travail.

Aux fêtes du village, ces jeunes filles ne sont plus l'objet de l'attention des jeunes gens du village, tandis que celles qui sont restées aux champs sont recherchées et contractant des mariages, modestes peut-être, mais où elles trouvent le bonheur et une honnête aisance.

Là, ce sont des jeunes gens pleins de force et de courage, qui pourraient être heureux en s'attachant au sol qu'ils cultivent et qui vont tourbillonner au milieu des villes qui les engloutissent pleins de vie et de santé, et les rejettent au village ayant aussi perdu l'habitude du travail qui les eût conduit au bonheur s'ils s'étaient attachés à la vie des champs, où ils auraient respiré à pleins poumons cet air pur des fraîches vallées, des coteaux, des montagnes, cet air purifié par des bois séculaires, rafraîchi par des ruisseaux limpides ; où ils auraient trouvé cette nourriture simple et suculente.

Oui, c'est dans la vie des champs qu'on trouve sinon la fortune d'argent, du moins la fortune du cœur.

C'est dans la vie des champs qu'on trouve ce fantôme ou cette idole chérie après laquelle courent tous les hommes généreux, et qu'on nomme *la liberté* !

Non, non, le bonheur ne réside pas uniquement dans les grandes cités ; il est là seulement l'apanage du petit nombre.

Les grandes cités sont le théâtre des grandes fortunes, des grands talents et des grandes misères. La vie y est brillante et courte et l'atmosphère impure et contagieuse.

Les champs sont le théâtre de l'homme sage, de l'homme sobre, de l'homme laborieux, de l'homme libre qui vise au bonheur intérieur, aux jouissances calmes et licites et à qui le nécessaire suffit.

Aux champs, la vie est calme, l'air est pur et une honnête aisance y est toujours la récompense de l'homme laborieux. On y dort la porte ouverte et sans crainte, et, à moins d'accident, on y vieillit. Puis, ajoutons qu'on y est riche sans fortune et heureux sans grandeur.

Jeune ouvrière des champs, reste dans ton village :
La ville te tuerait, en suivant son mirage.

SUFFIT-DAMITTE.

Choix des graines pour faire des prés

J'ai toujours vu avec peine le peu de soin qu'on apporte, dans cette contrée, aux prés dits *naturels*. Grâce aux inondations périodiques, les prés gras se maintiennent en état quand les eaux n'y séjournent pas trop longtemps. Mais hélas, quelle pitié nous ont souvent les prés permanents non arrosés !

Je traversais, l'an dernier, des prés de cette nature. L'idée me vint de faucher à la main une poignée d'herbes et d'apprécier par le poids celles qui étaient véritablement fourragères. Je n'en trouvai pas un quart de ces dernières ; toutes les autres sont repoussées par le bétail, et la plupart vicieuses. C'était du rhinante ou crête-de-boq, des euphorbes ou réveil-matin, des marguerites, des colchiques, etc.

A peu de distance de ce pré, et dans le même sol, je vo-